

III

LES LANGUES EN CONTACT. BILINGUISME ET DIGLOSSIE

Notre planète est souvent comparée à une Tour de Babel, avec ses 6703 langues (Ethnologues 13^e éd. 1996) dans plus de 220 pays ou états). Si en théorie il y aurait en moyenne 30 langues par pays ou état, la réalité nous montre que quelques rares pays n'en comptent qu'une seule (Islande, Cuba, Corée du Nord et Corée du Sud...) et d'autres en dénombrent des dizaines, sinon plusieurs centaines.

De plus, les frontières linguistiques des états ne coïncident pas toujours avec les frontières linguistiques. Certaines langues bénéficient d'aires d'expansion considérables et sont parlées au-delà des frontières d'un seul état.

Le monde est plurilingue et les communautés linguistiques se côtoient et se superposent sans cesse. Les langues sont ainsi constamment en contact. Le lieu de ces contacts peut être l'individu ou la communauté.

Bilinguisme, trilinguisme... plurilinguisme

Il existe un certain flou terminologique concernant le mot « bilinguisme ». Certains chercheurs le réservent pour désigner l'utilisation de deux langues, et distinguent les situations de bilinguisme, de trilinguisme, de quadrilinguisme ... et de plurilinguisme. C'est une acception du terme fréquente surtout dans les années 70.

D'autres auteurs, les plus nombreux, considérant que toutes questions touchant la présence de deux langues dans la société et dans l'individu sont applicables à deux, trois, quatre, cinq langues ou plus, font du bilinguisme un emploi générique.

I. *Bilinguisme / diglossie* : quel(s) modèle(s) de traitement des plurilinguismes ? (cf. Boyer 2001)

Le terme de *diglossie* n'est pas le simple équivalent d'origine grecque du terme *bilinguisme*, d'origine latine. Il a été forgé pour nommer une situation sociolinguistique où deux langues sont bien parlées, mais chacune selon des modalités très particulières. C'est sur la nature de ces modalités, leur acceptation et leur permanence que les avis divergent : où certains ne reconnaissent qu'un simple partage des statuts et des usages parfaitement codifié, d'autres dénoncent un leurre : celui de la préséance d'une langue sur une autre qui, dans la plupart des situations concernées, ne manque pas d'être conflictuelle.

1. La *diglossie* selon Psichari

Le terme de *diglossie* apparaît pour la première fois dans le champ des études linguistiques en France, sous la plume d'un helléniste français d'origine grecque, Jean Psichari (1854-1929), dès la fin du XIX^e siècle (Jardel, 1982). Néanmoins ce n'est que dans un article écrit peu de temps avant sa mort dans *Le Mercure de France* : « Un pays qui ne veut pas sa langue » (1928) que Psichari définira ce qu'il entend par *diglossie* : le fait pour la Grèce de vivre une concurrence sociolinguistique (néfaste pour le pays et sa modernité culturelle) entre deux variétés de grec : le *katharevoussa*, variété savante imposée par les puristes comme seule langue écrite et le *demotiki*, variété usuelle utilisée par la majorité des Grecs. Sur la base de la situation sociolinguistique vécue en Grèce, Psichari définit ainsi la *diglossie* comme une configuration linguistique dans laquelle deux variétés d'une même langue sont en usage, mais un usage décalé parce que l'une des variétés est valorisée par rapport à l'autre. Psichari fait œuvre de sociolinguistique car

il introduit dans la signification du concept, à côté de faits purement linguistiques, l'aspect idéologique et conflictuel qui s'attache au phénomène. Il montre clairement en effet que le problème de la diglossie [...] est lié à une situation de domination [...] d'une variété sur une autre, créée par la pression d'un groupe de locuteurs numériquement minoritaires mais politiquement et culturellement en position de force.

(Jardel, 1982 : p. 9)

Il y a là une dimension polémique dans l'émergence du concept de *diglossie* qui ne manquera pas de resurgir quelques décennies plus tard, en Europe également.

2. La *diglossie* selon la sociolinguistique nord-américaine : Ferguson

Le concept de diglossie va réapparaître aux Etats-Unis en 1959 dans un article célèbre de Ch.-A. Ferguson : « Diglossia » (*Word*, 1959, p. 325-340), où l'auteur, tout en reconnaissant qu'il emprunte le terme, va lui donner une teneur conceptuelle sensiblement différente de celle de Psichari.

A partir d'un certain nombre de situations sociolinguistiques (comme celles des pays arabes, de la Suisse alémanique, de Haïti ou de la Grèce...) il va considérer qu'il y a *diglossie* lorsque deux variétés de la même langue sont en usage dans une société avec des fonctions socioculturelles certes différentes mais parfaitement complémentaires. L'une de ces variétés est considérée *haute* (« High ») donc valorisée, investie de prestige par la communauté: elle est essentiellement utilisée à l'écrit (dans la littérature en particulier) ou dans des situations d'oralité formelle, et est enseignée. L'autre, considérée comme *basse* (« Low ») est celle des communications ordinaires, de la vie quotidienne, et réservée à l'oral. Cette distribution

sociolinguistique des usages des deux variétés est, dans le modèle de Ferguson, parfaitement acceptée par la communauté et stable.

3. La diglossie selon la sociolinguistique nord-américaine : Fishman

J. Fishman propose, à la suite de Ferguson, une extension du modèle diglossique à des situations sociolinguistiques où deux langues (et non plus seulement deux variétés de la même langue) sont en distribution fonctionnelle complémentaire (une langue distinguée si l'on peut dire, et une langue commune) : il en allait ainsi de la situation du Paraguay d'avant 1992, avec la coexistence (inégalitaire) de l'espagnol et du guarani (cette situation est en train de changer depuis la mise en place d'une politique linguistique nouvelle en 1992). Son modèle articule *diglossie* (comme fait social) et bilinguisme (fait individuel) selon les quatre cas de figures suivants (Fishman, 1971).

- Il peut y avoir diglossie et bilinguisme :

Les usages des deux langues selon leur distribution fonctionnelle sont dans ce cas de figure partagés par la totalité (ou presque) de la population. Ce serait le cas de la Suisse alémanique ou le standard allemand (langue de l'écrit et de l'école) et le(s) dialecte(s) suisses alémanique(s) (« schwyzertütsch » : essentiellement pour tous les échanges ordinaires) se partagent le champ de la communication sociale.

Il peut y avoir bilinguisme sans diglossie :

Ce serait le cas dans les situations de migration (comme aux Etats-Unis). Les migrants vivent un état de transition : ils doivent s'intégrer dans la communauté d'accueil avec la langue d'accueil même s'ils conservent (pour une génération ?) la connaissance et une certaine pratique de la langue d'origine ! Pour Lüdi et Py cependant les choses sont un peu plus complexes, car si

le bilinguisme des migrants est d'une manière générale une affaire langagière, il est clair qu'il ne s'agit pas d'une sorte de maladie passagère, mais d'une situation dans laquelle ils auront à vivre pendant des décennies. Pour peu que la migration concerne tout le groupe, ils devront l'assumer non comme un phénomène individuel, mais comme un phénomène social. De fait les contacts linguistiques résultant d'une migration peuvent prendre toutes sortes de formes qui comportent un large spectre de tous les phénomènes reliés au bilinguisme et à la diglossie.

(Lüdi et Py, 1986, p. 25-26)

- Il peut y avoir diglossie sans bilinguisme :

C'est un cas de figure qu'on rencontrerait dans les pays en développement comme les pays africains où les populations rurales sont essentiellement monolingues, même si sur le plan

macro-sociétal il y a *diglossie* (avec l'une des langues de la colonisation comme langue officielle, le plus souvent)

- Ni *diglossie*, ni *bilinguisme*

Le dernier cas de figure envisagé par Fishman est plutôt théorique. Il ne pourrait concerner que de petites communautés linguistiques, restées isolées ; car d'une manière générale, dans la réalité, toute communauté tend à diversifier ses usages.

4. La sociolinguistique suisse : « une autre conception de la *diglossie* »

A partir de l'étude des phénomènes sociolinguistiques liés au plurilinguisme en Suisse et aux migrations dans ce pays (migration externe et migration interne) et de critiques faites au modèle fergusonien, à une « conception de la diglossie [...] trop restrictive », une autre manière de traiter les situations concernées a été proposée, en premier lieu par G. Lüdi et B. Py (et développée par un certain nombre de leurs collaborateurs comme M. Matthey et J.F. de Pietro). Outre l'objection concernant le prestige respectif des variétés en présence dans une configuration diglossique, objection faite à partir de la situation de la Suisse alémanique (déjà évoquée) dans laquelle

il n'y a aucune différence de prestige entre les deux variétés concernées : toutes les couches sociales emploient sans exception, le dialecte dans leur vie familiale et professionnelle [...] : *on ne choisit jamais le schriftddeutsch* [allemand écrit] pour des raisons de prestige social.

(Lüdi, 1997, p. 89)

C'est sûrement à propos du *choix de langue* dans le contact interlinguistique que la position interactionniste des sociolinguistes suisses est la plus originale :

la diglossie ne présuppose ni un bilinguisme individuel généralisé [...], ni un bilinguisme symétrique et [...] toutes les tentatives d'élaboration de modèles mécanistes de la complémentarité fonctionnelle des variétés impliquées dans une situation diglossique, qui rendraient le choix de langue entièrement prédictible en fonction d'un ensemble de facteurs déterminants, ont échoué. [...] La « situation » ne précède pas l'interaction, n'est pas simplement « donnée » pour les interlocuteurs, mais résulte d'un travail interactif d'interprétation et de définition. Certes, il y a des situations où la marge de liberté des interlocuteurs est très limitée et où le déterminisme règne. D'autres situations, par contre, se caractérisent par plus de variation, d'hésitation, de redéfinition du choix de langue, de liberté.

(Lüdy, 1997, p. 89-90)

Du reste, pour G. Lüdy, « ces phénomènes sont étroitement liés à l'élaboration et aux modifications de l'identité sociale » (*Ibid*, p. 90). Tout en reconnaissant « la lutte des variétés

pour le pouvoir », il affirme cependant qu'« il est [...] important de renoncer à réduire la diglossie à sa dimension conflictuelle » et exprime la conviction qu'une diglossie « consensuelle » est possible en se posant, en particulier, « la question de savoir quelles mesures peuvent être prises pour gérer des répertoires plurilingue, sociaux aussi bien qu'individuels, au profit de tous les intéressés » (*Ibid*, p.92).

C'est sur cette question de la nature conflictuelle (ou non) de toute situation diglossique que la position de la sociolinguistique suisse diverge d'avec les positions de la sociolinguistique dite *périphérique* ou *des chercheurs natifs*, travaillant en domaines catalan et occitan (et dont il va être question ci-dessous). Car, pour les sociolinguistes suisses qui

[envisagent] la coexistence des langues au sein d'échanges conversationnels, le conflit est un phénomène interactif parmi d'autres, de nature diverse, qui nous intéresse dans la mesure où il trouve une expression langagière dans la communication ; autrement dit le phénomène met en jeu les langues en contact et il influence ces contacts, voire le statut des langues elles-mêmes, mais il est d'abord un phénomène concernant des acteurs sociaux et non des langues en tant que telles.

(M. Matthey et J-F. De Pietro, « La société plurilingue: utopie souhaitable ou domination acceptée ? » in Boyer éd. 1997, p. 172)

A la différence de cette perspective (délibérément microsociolinguistique) celle du modèle dont il va être à présent question, (modèle appelé parfois *diglossique* ou *conflictuel*, par opposition au modèle souvent appelé *bilinguiste* ou *consensuel*) fait du *conflit* le moteur de la situation diglossique et de la dynamique qu'elle engendre.

LA DIGLOSSIE COMME CONFLIT. LA SOCIOLINGUISTIQUE CATALANE ET OCCITANE

Les sociolinguistes de l'aire catalanophone (Lluís Aracil, Badia i Margarit, Rafael Ninyoles, Francesc Vallverdú...) ont montré dans les années 1970 que les situations de diglossie n'étaient pas statiques et équilibrées comme le prétendait Ferguson (1959) mais que quand deux langues se trouvent en contact au sein d'une communauté linguistique le « *conflit* » apparaît inévitablement et qu'une dynamique s'établit entre la *langue dominante* et la *langue dominée*. Dynamique qui ne peut conduire à long terme qu'à la *substitution* linguistique c'est-à-dire à la *disparition* de la langue dominée (de nombreux exemples dans l'histoire confirment cette théorie : le dalmate, le cornique sont morts sous la pression d'autres langues...) ou à la *normalisation* de cette même langue. Car comme ces *sociolinguistes natifs* et *interventionnistes* l'ont proclamé (et l'ont montré) une autre issue au conflit diglossique est possible : la dynamique peut être inversée si les propres locuteurs de la langue dominée prennent leur destin en main et oeuvrent pour la *normalisation*. Normalisation qui a besoin au préalable d'une *normativisation* de la langue dominée pour que celle-ci devienne une langue capable d'assurer toutes les fonctions de communication dans la société.

Les efforts matériels et humains mis au service de la *normalisation* du catalan ont porté leurs fruits : le catalan est aujourd'hui une langue de communication à part entière en Catalogne, qui est présente dans tous les domaines¹. Mais si l'exemple catalan peut être (et l'a été de fait) une source d'inspiration pour d'autres communautés qui se trouvent dominées d'un point de vue sociolinguistique, la réalité a bien montré que beaucoup de facteurs interviennent et favorisent ou empêchent le succès des efforts *normalisateurs*. Sans rien enlever aux extraordinaires efforts et performances des sociolinguistes catalans et de la société catalane toute entière, il faut admettre que les conditions sociolinguistiques et socioculturelles de la Catalogne étaient assez favorables à la fin des années 1970 à une éventuelle *normalisation*. Le cadre politique d'une Espagne devenue démocratique ainsi que la possibilité devenue réalité d'un gouvernement autonome ont bien évidemment été déterminants. La *loyauté linguistique* (Weinreich 1953) des Catalans et la richesse culturelle et économique de cette Communauté ont fait le reste.

L'exemple catalan peut bien sûr inspirer d'autres communautés en voie de normalisation mais il faut considérer que chaque configuration diglossique a sa propre dynamique.

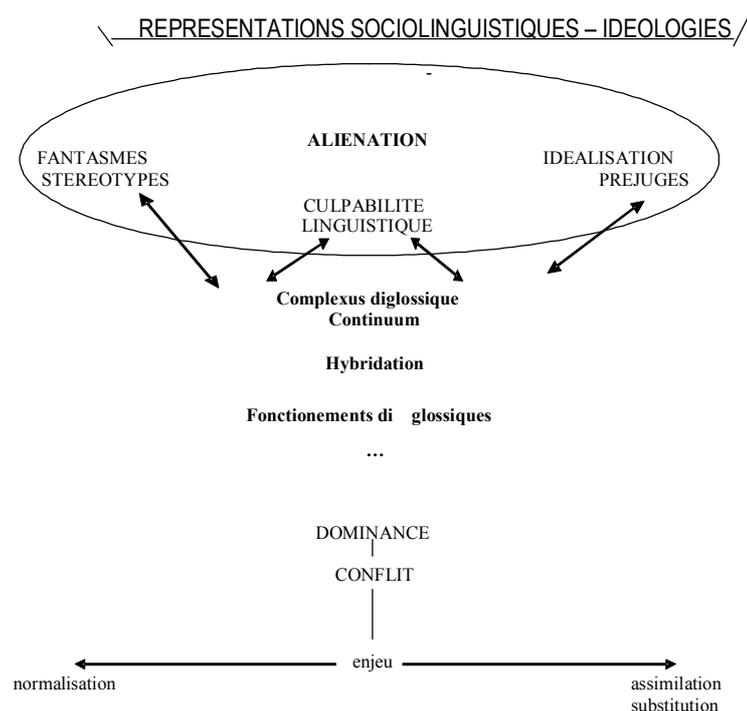
Les sociolinguistes occitans, qui se revendiquaient comme leurs homologues catalans « interventionnistes », l'ont bien compris déjà dans les années 1970 lorsqu'ils se sont mobilisés pour un projet de « réoccitanisation » (Boyer 1991 : 34), de dénonciation des *idéologies diglossiques* ainsi que de « promotion de nouveaux fonctionnements sociolinguistiques ». En effet la situation de l'occitan ne permettait plus de considérer la diglossie en termes de *langue A* et *langue B*, langue *dominante* et langue *dominée* : « La neutralisation des oppositions établit entre la langue A et la langue B une véritable complémentarité, une sorte de continuum idéologique » (Gardy et Lafont 1981 : 76). Robert Lafont parle de *7 usages linguistiques* (occitan hérité, occitan reconstitué, français officiel, français officiel méridional, français colloquial importé, argot français importé, et francitan) qui à l'intérieur d'une situation communicative se mêlent sans arrêt. Une *multidiglossie*

¹ Fishman citait déjà en 1993 le catalan comme l'un des trois cas (avec celui du français au Québec et de l'hébreu moderne) dans lesquels le renversement de la substitution linguistique avait été réalisé (avec plus ou moins de succès) (Fishman 1993).

dans laquelle jouent les rapports de forces, de connaissances, de politesses, d'habitudes, et de tabous (Kremnitz 1981 : 72).

Mais parmi les apports les plus importants de la sociolinguistique occitane à l'étude des situations de diglossie se trouvent les analyses et les entreprises de dénonciation des *idéologies* (diglossiques) car « elles font pencher inexorablement la balance en faveur de la substitution » (Boyer 1991 : 35).

Dans ce sens H. Boyer avait schématisé la « topologie conceptuelle » de la sociolinguistique occitane (Boyer 1991 : 37 et 38) ainsi que celle de la sociolinguistique catalane. Voici son schéma concernant la situation sociolinguistique occitane :

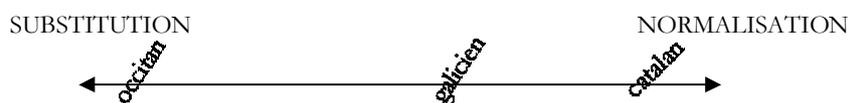


Comme le soulignait R. Lafont « un usage linguistique n'existe pas sans sa *représentation* »² (Lafont 1980 : 72). Et l'on sait que les représentations sont un élément fondamental de cohésion de la *communauté linguistique* telle qu'elle est définie par Labov (1976 :228). La sociolinguistique catalano-occitane a montré que les usages en situation de conflit diglossique sont habités par des représentations et par des idéologies sociolinguistiques à caractère normatif plus ou moins partagées. Ces imaginaires sociolinguistiques collectifs pèsent lourdement sur l'évolution de ces situations de conflit diglossique (Boyer 1997b : 17) et sont déterminantes aussi bien dans la « gestion civile » des langues que dans une éventuelle gestion institutionnelle. Il suffit de comparer les évolutions sociolinguistiques en Espagne de la Galice et de la Catalogne depuis les

² La notion de «représentation» a été largement utilisée dans plusieurs disciplines des sciences humaines (voir Matthey 1997a). En ce qui concerne proprement la linguistique, des nombreux travaux ont mis en évidence la pertinence de l'analyse des représentations dans la sociolinguistique du contact/conflit des langues (Lafont 1980, Boyer 1990, Gardy et Lafont 1981...), ainsi que dans la didactique des langues (Baruch et all 1995, Billiez 1996, Boyer 1995, Dabène 1997, Jacquart 1997...).

années 1980 pour se rendre compte du fait que si « la dynamique des représentations ne se décrète pas [...] elle reste fondamentale » (Boyer 2003 : 182).

Dans le schéma classique que nous a proposé la sociolinguistique de l'aire catalano-occitane nous pouvons situer l'occitan par rapport, par exemple, au galicien et au catalan aujourd'hui.



On a souvent et depuis longtemps pronostiqué une disparition rapide pour l'occitan. C'est pourquoi les signes actuels d'une vitalité renouvelée ou les actes d'une résistance tenace à l'assimilation ne peuvent pas laisser le sociolinguiste indifférent surtout quand ils concernent les jeunes générations qui n'ont pas eu (ni eux ni leurs parents d'ailleurs) l'occitan comme langue maternelle. Les représentations et les stéréotypes sont toujours déterminants : la disparition du « patois » avec toute la stigmatisation que ce terme contient laisserait-elle la place à l'*occitan, langue* porteuse de nouvelles représentations ? (cf. Hammel et Gardy 1994: 121-122).

* * *

Dans toute situation de conflit sociolinguistique on peut trouver des « manifestations symptomales » qui deviennent des « indicateurs privilégiés » pour le sociolinguiste (Boyer 1997b : 24). La réalité nous offre à cet égard dans les cas qui nous occupent des matériaux abondants. Les sociolinguistes travaillent à partir de corpus divers, certains que l'on peut considérer donnés d'autres directement sollicités à travers diverses enquêtes. Parmi les premiers : les textes de chansons, les contributions spontanées dans des forums sur la thématique (socio)linguistique, le courrier des lecteurs de certains périodiques, la presse en langue minorée... sont de bons indicateurs des préoccupations courantes ainsi que des représentations, des attitudes et des comportements des locuteurs face à leur réalité sociolinguistique.

Le sociolinguiste doit compléter ces analyses par des micro-enquêtes en privilégiant l'analyse qualitative. Ce choix n'implique pas un refus des enquêtes de type quantitatif mais la reconnaissance de la complémentarité des approches. Les enquêtes de type quantitatif peuvent nous offrir un panorama d'une situation sociolinguistique concrète mais on sait que lorsque l'on pose à un locuteur une question sur ses usages linguistiques ce que l'on obtient « n'est jamais un usage mais une représentation d'usage » (Lafont 1980 : 71), et les représentations ne sont pas susceptibles d'être analysées comme des données statistiques. Seule une approche qualitative peut permettre de dévoiler les représentations et les stéréotypes qui conditionnent inévitablement les usages.

Ainsi, par exemple, des recherches récentes au sein de la sociolinguistique galicienne ont montré justement un décalage entre des représentations apparemment positives selon les résultats des enquêtes quantitatives (Seminario de sociolingüística da Real Academia Galega 1994, 1995 et 1996 par exemple) et les usages réels du galicien, qui sont toujours en baisse constante dans les

jeunes générations. Des études menées à partir d'analyses qualitatives de micro-corpus (Gonzalez Gonzalez 2003, Iglesias Alvarez 2002, Formoso Gosende 2004 et 2005, Formoso Gosende et Alén Garabato 2007) ont permis de détecter des préjugés « occultés » dans les macro-enquêtes quantitatives.